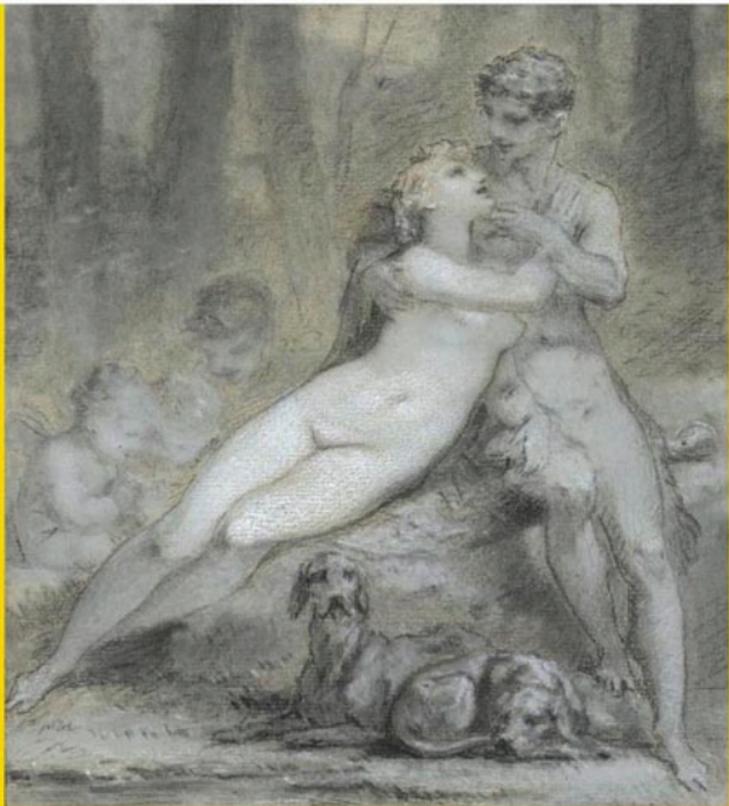


GÉRARD
POMMIER

Que veut dire
«faire» l'amour?



Champs essais

Extrait de la publication

GÉRARD POMMIER

Que veut dire «faire» l'amour?

Ce livre explore les puissances qui animent l'acte sexuel, des plus pulsionnelles aux plus culturelles. Il montre comment le choix du genre – se sentir femme ou homme – est loin d'être conforme à l'anatomie et s'appuie sur une bisexualité psychique souvent méconnue. Chacun se choisit un genre en refoulant l'autre qui devient le lieu d'une attirance et d'un conflit, d'une « guerre des sexes » dont les péripéties animent le désir.

Mais après avoir démonté les rouages de la « machinerie sexuelle », l'auteur aborde la partie la plus importante et la plus novatrice de son livre, celle qui concerne l'orgasme. Si la recherche de ce Souverain Bien commande beaucoup plus que le rapport entre les hommes et les femmes, on mesure qu'il y a dans cet essai un enjeu politique, centré sur un ressort secret qui anime la Cité.

Psychiatre, psychanalyste, **Gérard Pommier** est professeur de psychopathologie à l'université de Strasbourg, membre de Espace analytique, directeur de la revue *La Clinique lacanienne* et cofondateur de la Fondation européenne pour la psychanalyse. Il a notamment publié *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse* (Flammarion, 2004) et *Les Corps angéliques de la postmodernité* (Calmann-Lévy, 2002).

En couverture: Pierre Prud'hon,
Vénus et Adonis, craie noire,
grise et blanche sur papier brun roux,
1808, Rijksmuseum, Amsterdam.
© Dennis Hogers/fotograaf PK-Online.

Flammarion

QUE VEUT DIRE
« FAIRE » L'AMOUR ?

DU MÊME AUTEUR

- D'une logique de la psychose*, Point hors ligne, 1983
L'Exception féminine. Essai sur les impasses de la jouissance, Point hors ligne, 1985
L'Ordre sexuel, Aubier, 1989 ; rééd. Flammarion, coll. « Champs », 1995
La Névrose infantile de la psychanalyse, Point hors ligne, 1989
Libido illimited. Freud apolitique ?, Point hors ligne, 1990 ; rééd. sous le titre *Freud apolitique ?*, Flammarion, coll. « Champs », 1998
Le Dénouement d'une analyse, Point hors ligne, 1993 ; rééd. Flammarion, coll. « Champs », 1996
Naissance et Renaissance de l'écriture, PUF, 1993
Du bon usage érotique de la colère : et quelques-une de ses conséquences, Aubier, 1994 ; rééd. coll. « Champs », 2011
L'Amour à l'envers, PUF, 1995
L'Exception féminine, Aubier, 1996
Ceci n'est pas un pape... Inconscient et culture en Louisiane, Érès, 1996
Louis du néant. La mélancolie d'Althusser, Flammarion, 1998 ; rééd. sous le titre *La Mélancolie. Vie et œuvre d'Althusser*, Flammarion, coll. « Champs », 2009
Les Corps angéliques de la postmodernité, Calmann-Lévy, 2000
Qu'est-ce que le réel ? Essai psychanalytique, Érès, 2004
Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse, Flammarion, 2004 ; rééd. coll. « Champs », 2007, 2010
Le Nom propre, PUF, 2013

Gérard POMMIER

QUE VEUT DIRE
« FAIRE » L'AMOUR ?

Champs essais

Extrait de la publication

© Flammarion, 2010
© Flammarion, 2013, pour la présente édition
ISBN : 978-2-0812-9881-1

Extrait de la publication

Introduction

La sagesse des nations conseille de « faire l'amour, plutôt que la guerre ». Pour la guerre il faut un homme décidé, voilà qui convient au verbe « faire » ! Mais pourquoi dit-on aussi « faire l'amour », alors que cet événement nous fait plutôt que nous ne le faisons ? L'amour déborde facilement notre volonté. Un peu, beaucoup, passionnément, ou bien en n'y étant pour presque rien, nous sommes poussés par une force plus grande que nous. Elle s'impose – à notre corps défendant, ou avec son agrément. Plus abrupt, l'anglais moderne économise l'expression *to make love*, et dit plus volontiers « avoir du sexe » (*to have sex*), l'amour étant surnuméraire à la copulation. Cette expression souligne d'ailleurs une vérité : nous n'avons un sexe (en état d'excitation) qu'à l'heure du désir. C'est une propriété relative, improbable en dehors de ces instants. Peut-être avons-nous un sexe, mais il faut le conquérir, et cela dans des circonstances qui nous échappent en grande partie. Nous sommes les marionnettes de situations où l'amour se fait en nous faisant – ou en nous défaisant.

« Faire » appartient à la famille de ces mots modestes, foisonnants, généreux, dont on oublie les cousinages aristocratiques et le lignage souverain : c'est qu'il faut déjà que naisse un sujet, qui commence par se faire lui-même en parlant : puis l'action semble naturelle, oublieuse de son antécédence verbeuse. Le sujet est d'abord maître de son cri, puis de sa parole. L'homme en « fait » ensuite de toutes les couleurs : ses colères, ses excréments, ses jouets, ses outils, des enfants... et l'amour. Son faire se cousine

avec le fétiche, le factice, la facture, les affaires, etc. Et nous, nous avançons sur ces frontières : stratèges, poètes, inventeurs, fétichistes, philosophes, amants, pères, mères, etc. ; sur la limite, au bord de l'anéantissement, nous faisons ce monde factice qui n'existait pas avant. Une simple perception doit elle-même se faire : elle réclame un acte, sans lequel elle n'arrive pas à la conscience – n'en déplaie à Kant. Le faire transforme, même à partir de rien. On se fabrique un rêve à partir d'un rien. On se forge un fétiche à partir d'un objet quelconque, tombé à point nommé à l'heure vide – mais cruciale – de l'angoisse.

Et l'homme lui-même, qui l'a fait ? Dieu le fit, est-il écrit : il créa l'homme à son image. Mais Dieu n'a pas d'image. L'homme en revanche crée des choses qui lui offrent une image. La fabrique des choses usine en retour le corps et lui donne sa facture : la chose créée devient miroir de son créateur. L'homme se reflète dans ses objets : qui était-il avant de se voir en eux ? Il fabrique à l'aveugle, et la vue lui vient au fur et à mesure de sa création.

Encore plus sûrement, chacun peut en témoigner, l'amour fait l'amant au fur et à mesure qu'il grandit en lui. Aimer est un faire bien avant le débordement sexuel qui le soulage. Il existe une pluralité des amours possibles : on peut aimer le lait, la musique ou quelqu'un. Ubiquitaire, le verbe « aimer » se conjugue aussi bien avec les confitures qu'avec la passion des amants qui, comme l'affirme le proverbe, se contentent d'eau fraîche. Interactive, la libido se métamorphose au fur et à mesure qu'elle rencontre ses limites. De multiples amours cohabitent. L'amour filial diffère des amours enfantines, déjà exogames et lancées dans les délices de l'auto-érotisme à deux. Et l'amour sexuel instaure encore un autre régime de l'amour, magnifié par les arts et la littérature. Chacun de ces amours cherche à satisfaire une emprise transitive. L'amour des parents pour leurs enfants revit à travers eux une enfance en lutte contre l'inceste. Ce sera donc un amour refoulant la sexualité (plutôt que déssexualisé). Succédant à ce divorce premier de l'amour et de l'érotisme, l'amour sexuel cherche inlassablement leur réconciliation, aidé

en cela par la sarabande des fantasmes. Entre ces deux extrêmes – nettement distingués par la déssexualisation ou la sexualisation –, Éros présente une multiplicité de visages, allant de l'amour platonique à l'obsession pornographique – sans oublier la voie moyenne : les reviviscences de l'enfance, la névrose, qui sépare à son corps défendant le désir de l'amour.

L'amour sexuel « se fait » selon un modelage subtil, comme se font les entreprises humaines qui engagent la prise, le don, l'échange. Le « faire » de l'amour varie selon les amants ou selon l'instant entre les mêmes amants, toujours dépassés par ce qu'ils partagent. Un certain faire se concrétise grâce à une manière particulière qu'un amant inspire : c'est l'évidence de remarquer que – loin d'être solitaire – l'érotisme dépend d'un autre faire, plus ou moins entreprenant, plus ou moins résistant : il ouvre un monde en rupture avec l'onanisme. Le propre de l'amour n'est pas propre à quelque organe. Le corps ne connaît son plaisir que grâce à un autre corps. Sans les fantasmes dans lesquels il est pris, la jouissance s'interrompt. Les mêmes corps savent ou ne savent pas jouir ensemble selon des circonstances qui provoquent l'excitation sexuelle comme sa conclusion. Et d'où tiennent-ils un tel savoir, sinon d'une parole qui vient parfois de loin et trouve son écho à cet instant¹ ?

Faire l'amour, c'est d'abord une parole, et l'étymologie² donne un aperçu de ce cousinage entre l'acte sexuel – qui cherche à saisir un corps – et la parole – qui courtise et déclare sa passion. L'expression « *far amor ad alcun* » signifie seulement dans l'ancien provençal « courtiser » (XII^e siècle) – par la magie du verbe – et cela jusqu'au XVIII^e siècle. Le sens charnel de « faire l'amour » n'est attesté que depuis 1622, et il ne l'emporte qu'au XIX^e siècle. L'histoire de la langue nous en dit d'ailleurs encore plus, car elle porte aussi en elle la lutte contraire du masculin et du féminin, condition et enjeu du « faire ». Presque seul en ce

1. Virgile fait dire à Didon lorsqu'elle voit Énée : « En toi je reconnais les vestiges d'une flamme ancienne » (*Agnosco veteris vestigia flammae*).

2. Voir *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la dir. d'A. Rey, Paris, Le Robert.

cas dans la langue française, « amour » peut s'accorder au masculin ou au féminin, bien qu'il soit usité surtout au masculin : il est transgenre, contrairement au désir. À partir du ^x^e siècle, « *Amor* » a surtout été employé au féminin jusqu'au ^{xvii}^e siècle, tardivement donc, pour n'avoir aujourd'hui qu'un usage masculin. Il a gardé longtemps le même sens qu'« amitié », l'influence occitane l'ayant peu à peu infléchi vers la passion sexuelle, tandis que l'amitié se détachait inversement de ses connotations érotiques. Cette inflexion doit beaucoup aux conceptions médiévales de l'univers courtois – *fine amor* : idéalisé en même temps que la sexualité. Ce sont des hommes qui chantent la femme aimée, à la fois désirée et sublimée.

De cet enchantement du féminin – qui dura plusieurs siècles – non sans de profondes attaches avec la conception chrétienne de la femme (si virginalement incarnée par Marie) – on peut tirer une hypothèse sur le double genre de l'amour en français. L'amour s'adresse à la femme, et il porte donc le genre de son objet, féminin. Une femme aimée, c'est *une* amour. Mais c'est un homme qui aime cette femme idéalisée. Il est le sujet d'un amour actif, qui en ce sens va finir par se dire au masculin. Amour désigne dès la fin du ^{xiii}^e siècle la personne aimée d'abord au féminin, genre de la femme virginale, objet de l'amour courtois. Le masculin n'apparaît que plus tardivement, en 1671, au titre de l'acte et même de la possession, dans l'expression « mon amour ». À la fois actif et passif, « amour » reconnaît, durant ce transit, la puissance de la bisexualité.

Un amour d'abord décliné au féminin suit ainsi le chemin de la jouissance, qui ne se réalise jamais si bien qu'avec celle de l'aimée. L'homme jouit par personne interposée, mais alors « personne » ne jouit dans ce pur transit, selon la division dépersonnalisante que programme l'orgasme. La femme aime, elle aussi, cette personne interposée : l'orgasme lui arrive comme à quelqu'un d'autre. Et si Amour s'adresse ainsi à la femme, il aurait dû garder son genre féminin. Mais les hommes comme les femmes préfèrent être les acteurs de l'amour. L'acte d'aimer est viril. L'homme éprouve de l'amour pour une femme, et le

genre de son sentiment se décalque sur l'objet. Être aimée, en revanche, se trouve presque dans un autre monde. Car qui est aimée, en cette femme idéalisée ? Dieu seul le sait ! Le genre masculin s'est ainsi emparé du mot amour. Il l'a viré à son actif.

Du principe métamorphique des corps

Dans le chapitre III de *L'Interprétation des rêves*¹, Freud commente un rêve d'Anna, sa fille alors âgée de deux ans. Au cours de la journée, elle n'avait pu manger de fraises pour des raisons diététiques. À la nuit, elle se mit à protester dans son sommeil : « Anna Freud : fraises, grosses fraises² ! » Cette réalisation de désir onirique étonne à cause de deux caractéristiques grammaticales. Tout d'abord, Anna parle d'elle à la troisième personne, objectivée qu'elle est par les ordres qui lui ont été donnés. Elle ne dit pas « je », mais se nomme comme elle est nommée : par son nom. L'aliénation l'objective, et elle se tient elle-même (comme sujet) à distance de son propre moi machiné. Ce n'est pas tout, car elle ne dit pas : « Anna Freud veut des fraises » ou « mange des fraises », mais : « Anna Freud : fraises, grosses fraises ! » Ce faisant, elle s'identifie aux objets qu'elle convoite. Le sujet, d'abord réduit à un « il », s'identifie aux fraises qu'il désire. Il se dépersonnalise dans la fraise qu'il dévore, ainsi devenue vivante à sa place. L'objet du délice pourrait annuler le sujet, perdu dans la confiture, la musique, le sport : affamé au point d'être avalé par ses propres dents. De même aujourd'hui, certains jeunes gens expriment volontiers leurs goûts en

1. S. Freud, *L'Interprétation des rêves* [1900], Paris, PUF, 1967.

2. *Ibid.*, p. 120.

s'identifiant à ce qu'ils aiment. Ils disent plus aisément « Je suis très Coca-Cola » que « J'aime le Coca-Cola ». Ou encore : « Au petit-déjeuner, je suis plutôt chocolat que café¹ », etc. Ils se perdent ainsi dans leur objet de prédilection. Ils chutent dans ce qu'ils consomment et s'enfoncent dans cette spirale boulimique, puisqu'une fois qu'ils ont mangé qui sont-ils devenus ? Ils sont chocolat, sans doute. L'enfer de l'autodévoration pulsionnelle s'ouvre sous leurs pas.

Cette consommation indéfinie du corps serait-elle spécifiquement postmoderne ? Pas vraiment, puisque Dante la décrivait déjà. On s'en souvient, la porte de *L'Enfer* s'ouvre au premier chant sur les gueules d'animaux menaçants : celles d'une panthère, d'un lion, d'une louve, et la première phrase que le poète adresse à Virgile décrit le vertige d'une dévoration sans fin : « Vois la bête pour qui je me retourne... Quand elle est repue, elle a encore plus faim qu'avant². » La consommation d'un corps qui tombe dans ce qu'il convoite : voilà l'infinité de l'enfer. Le poète décrit ainsi une généralité du rapport à l'objet qu'il mange et qui le mange : de même et dès qu'ils naissent, certains nourrissons, anorexiques, refusent la nourriture, préférant leur mort physique à leur anéantissement psychique.

Existe-t-il une parade à ce *crash* dans l'objet pulsionnel ? Oui, car si chaque enfant refuse la nourriture à un moment ou à un autre, il déjoue la mort psychique lorsqu'il est reconnu dans son droit de dire « non ». C'est ce qui arrive quand leur mère – qui n'est pourtant d'abord qu'un Autre gavant – les reconnaît comme ce sujet qui se refuse. Une subjectivité immédiate du nourrisson s'affirme lorsqu'il crie et refuse – peu importe quoi. Et cette subjectivité négativiste se pacifie lorsqu'elle est reconnue par une autre subjectivité, par exemple celle de sa mère lorsqu'elle lui parle. La pulsionnalité des cris se subjective dans la parole : c'est déjà l'amour qui tord le cou au son des cris au nom du sens des mots. Cet amour, spécifique d'une reconnaissance

1. Voir la chanson d'Olivia Ruiz, *La Femme chocolat*.

2. Dante, « Sept chants de l'enfer », traduit par J. Risset, *L'Infini*, 1983/2, p. 7.

mutuelle entre la mère et l'enfant, pallie l'anéantissement par autodévoration. Loin de l'organisme et de ses besoins qu'il renie, le sujet reconnu par un autre échappe à son Être de fraise, ou à son néant de chocolat. Affamée sur son propre territoire, lancée à la conquête d'un autre corps, la pulsion aurait voulu s'emparer d'un objet, mais elle rencontre un sujet dont la résistance foment l'amour. Le sujet campe dans cette forteresse, où il refuse simplement d'être l'objet de l'emprise. La pulsion devient méconnaissable sous le masque de l'amour. Elle était cannibale. Ses morsures se retournent en baisers.

Quelle est la caractéristique principale de la pulsion ? C'est qu'elle ne se satisfait jamais, et son principe est la métamorphose. Sous son emprise, le corps enragé aspire à muter, à matérialiser ce qu'il fut d'abord : un rêve¹. Le corps toujours en fuite de soi refuse d'incarner la demande maternelle, et plutôt que d'être sa chose incestueuse, il préfère s'en prendre aux choses, les manipuler, les transformer, les détruire. Quelle foudre pourrait soulager le corps de son excès, comme s'il fallait absolument transformer cette masse de chair encombrante, toujours en trop d'elle-même, objet à traîner pour elle-même ? « Faire » c'est déjà quitter son statut d'objet, s'oublier soi-même dans l'acte, et dans cette amnésie se projeter dans le créé. Le corps se sauve en s'identifiant à ce qu'il aime, il se transforme d'abord et grandit grâce à ses objets de prédilection.

Avant l'amour, le sujet de la pulsion se projette partout où ses sensations voyagent : c'est un errant, un explorateur de l'infini, notre première dimension. Nous continuons de lui ressembler lorsque nous partons dans nos rêveries, par exemple devant un beau paysage, embarqués loin de nous par nos perceptions, tutoyant les nuages, les montagnes, les herbes, les feuilles : frères de l'infini, en effet. Ce sujet de la pulsion nous projette vers une perte du corps : il aspire au néant. Dans le chatoisement du

1. En ce sens, les greffes, le décodage du génome, la chirurgie esthétique, ou bien l'intrusion du métal dans la chair, le *piercing*, colonisent l'organisme avec la dureté d'un corps de rêve, selon l'idéal d'un corps psychique réconcilié avec son organisme.

monde, le sujet ressemble à un caméléon affolé par une infinité de couleurs, qui toutes lui plaisent et pourraient l'absorber.

L'amour d'une certaine personne met un terme à cette expansion infinie du corps dans l'univers des choses. Il rompt cette effusion illimitée, et offre un gîte corporel à la subjectivité. Des enfers addictifs écrasés dans leurs objets jusqu'aux feux de l'amour, une même puissance se métamorphose. Elle quitte certes cet enfer pulsionnel, mais c'est pour entrer aussitôt dans son enfer propre. Car à quoi ressemble maintenant ce sujet qui échappe à la fraise ? Il ne ressemble plus à rien, il ne lui reste qu'à aimer l'Autre sujet qui l'a sorti de son assiette après la lui avoir tendue. La personne aimée l'est gratuitement – dans le vide, sans que l'on sache le pourquoi de cette passion. Impossible de donner à cet amour sa raison, puisque ce que le sujet oublie en naissant le cause (le refoulement de la pulsion). L'amour s'offre « sans cause » : il efface ses traces en avançant, *sui generis*, né de lui-même et sans autre avenir que lui-même, vertical. Cette gratuité irréductible ne souffre ni « pourquoi », ni « parce que » : elle résiste à la prise comme à la fuite, et laisse bras ballants. Elle ouvre ainsi la porte de son enfer propre, comme Dante l'écrivit dans le même chant de *L'Enfer*. Le poète n'échappe aux monstres dévorants que pour retrouver Béatrice, son amour perdu. Amour dont il écrira ailleurs qu'il ne l'aime que parce qu'il est perdu. *Amor amandi* augustinien.

Dès que l'amour s'enflamme, sa relation à la perte devient évidente, puisque le sujet est reconnu (aimé) aux dépens de la pulsion, ainsi refoulée, perdue en effet. Plus tard, ce lien de l'amour à la perte devient inscrutable. La personne aimée présente la perte, bien que l'on ignore de quoi. Cette fatalité insiste dans la rencontre amoureuse comme une souffrance latente dans le bonheur. Elle travaille aussitôt celui qu'elle vient de soulager de sa glu, de ce qui risquait de l'emporter dans un parfum de fraise, dans un goût de chocolat. Dante le dit à Béatrice : « Oh, dame de vertu, grâce à qui l'espèce humaine excède tout ce qui est¹ ! » Par la grâce de l'amour, l'espèce humaine excède sa réification, son oubli dans l'En-soi : elle échappe à « ce qui Est ».

1. Dante, « Sept chants de l'enfer », *op. cit.*, p. 8.

Voilà le soulagement que Béatrice apporte à Dante : « Je t'ôttais de devant cette Bête¹ », lui dit-elle. L'amour sépare des objets, bien qu'il sépare aussi de celle qui en sépare. Car l'aimée pourrait être, elle aussi, un objet consommable, une nouvelle raison de s'écraser en elle, à l'encontre de toute autre raison. Mais justement, non : l'amour sépare, creuse le manque de la personne même qui le provoque. L'aimée crée un manque, même en sa présence.

Par la grâce de l'aimée – telle qu'elle lui résiste –, le sujet cesse de s'envoler dans l'infini des sensations. Il revient en quelque sorte en lui-même et se rassemble. Le monde change de sens, suspend son scintillement, son appel au néant. Éros entier met sous son joug Thanatos. De sorte que l'amour devient le champ d'un affrontement, une aire aux extrémités de laquelle deux sujets se sont rassemblés et se regardent. Ce n'est pas un combat, mais c'en est un. Car la pulsion garde par-devers elle ses droits à la dévoration. Je t'aime, je te mange. L'amour ne réclame-t-il pas toujours sa dramaturgie propre, sans laquelle il périlite ? L'espace entier menaçait, l'amour le délimite, tant qu'il reconduit son drame.

Toutes proportions gardées, cette dramaturgie ressemble aux jeux de l'arène, lorsque le taureau déboule sur le sable. Certes, aucun des deux amants n'est la bête, ni l'autre le torero. Chacun s'affronte à son propre monstre, celui de son infinité pulsionnelle. Chaque amant lutte contre sa propre nuit. N'est-ce pas de même au nom de sa solitude, de sa souveraineté, que le taureau charge celui qu'il considère comme un intrus ? Luis Miguel Dominguin disait que « la mort est comme un mètre carré qui tourbillonne dans l'arène. Le torero ne doit pas marcher dessus quand le taureau vient vers lui, mais personne ne sait où se situe ce mètre carré² ». Par la grâce de l'amour, l'amant trouve son aire hors de ce mètre carré et son vagabondage infini tourne en

1. *Ibid.*

2. Cité par F. Zumbiehl, *Des taureaux dans la tête. Dominguin, Vazquez, Ordoñez, Paco Camino, El Viti et El Cordobés par eux-mêmes*, Paris, Autrement, 1987, p. 46.

tourment singulier. Qu'est-ce que cet unique mètre carré dans l'amour, sinon cette singularité à laquelle chaque amant se confronte en un heurt dont l'épreuve peut le faire sombrer ?

L'amour investit si bien le corps aimé qu'il aspire en lui l'amant. Subtils, les multiples pseudopodes des amours construisent chaque corps psychique. Chaque pulsion équilibre son impossible grâce au retournement de l'amour, qui anesthésie son goût de l'infini. Il faut parfois un deuil pour reconnaître l'importance d'un certain amour, lorsque son pseudopode pulsionnel se rétracte et se désobjective. On mesure alors combien le corps de l'autre était le nôtre¹. Pourtant, à elle seule, cette aimantation ne déclenche pas l'excitation sexuelle : il existe des amours sans érotisme, lorsque l'amour réclame seulement un amour qui le garde. Mais l'excitation sexuelle sait en prendre prétexte pour s'enflammer. L'amour sépare, crée une distance, que le désir cherche alors à combler. De sorte que le manque de l'amour allume la machinerie sexuelle. En réalité, qu'il soit ou non érotisé, l'amour ne reste pas en place. Appuyé à la rambarde du manque, son abri reste précaire et l'entraîne toujours plus loin. En chaque circonstance, son principe métamorphique pousse à franchir les âges, de l'enfant à l'adolescent, puis vers ce qui passe pour la maturité, toujours déjà doublée des rêves de l'enfance. L'amour force la main, commande les mutations d'un corps qui, sans lui, s'envolerait.

Car un choix forcé s'impose à chaque instant. Soumis au même feu pulsionnel, le corps doit grandir, se faire en faisant : se faire dans ses objets – dans ce qu'il fabrique ; et se faire dans l'amour. C'est un *double déboîtement* : d'abord se faire grâce aux objets, puis subjectiver ce faire dans l'amour. Un mythe grec décrit le premier ce double destin : celui de Prométhée qui, par la grâce d'un éclair volé, initia la conquête des objets, manufacturables et échangeables à l'infini. Il avait apporté aux hommes le feu, symbole du progrès. On connaît la suite : Zeus

1. Par exemple, lorsqu'une déception amoureuse ou un décès entraîne un amaigrissement (voir S. Freud, « Deuil et mélancolie » [1915-1917], in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XIII, Paris, PUF, 1988).

se venge, et le même feu, maître des forges et des fabriques, subit une autre métamorphose, celle de la Femme. L'amour des choses et l'amour des femmes déboîtent leurs destins à partir du même éclair. Chaque mythe possède plusieurs versions. Selon la plus répandue, Zeus fit attacher Prométhée au sommet d'une montagne, où un aigle lui dévore éternellement le foie¹. Malgré ce supplice, il lui reste la gloire du révolté initiateur de la civilisation. Cette version du mythe a prospéré, chaque époque accentuant les traits correspondant le mieux à son esprit².

Bien avant Eschyle, dans une version contemporaine de Homère, Hésiode a chanté le même mythe dans *La Théogonie* et dans *Les Travaux et les Jours*³. Il s'est moins intéressé au progrès de l'humanité apporté par le feu qu'à ce destin second de l'éclair : l'amour – dont le foudroiement opère la mutation la plus radicale du corps. Car dans la version de Hésiode, cette foudre se métamorphose non pas en une seule femme (c'est Pandora qui tient ce rôle dans d'autres versions), mais en la généralité des femmes, qui tombent comme l'éclair au milieu des hommes et leur portent en un coup le désir et le mal du désir. La vengeance de Zeus s'exerce non contre le seul Prométhée, mais contre la multitude des hommes, receleurs de la foudre volée. Dans *La Théogonie*, Zeus furieux fait modeler dans la glaise une statue féminine d'une beauté implacable, d'un charme infini. L'éclair et son bien civilisateur se métamorphosent en cette grâce maléfique :

Et quand en place d'un bien, Zeus eut créé ce mal si beau, il l'emmena où étaient dieux et hommes, superbement parée [...] et les hommes mortels s'émerveillaient à la vue de ce piège profond et sans issue destiné aux humains. Car c'est de celle-là qu'est sortie

1. Mais il aurait finalement été pardonné par Zeus, dans les deux pièces perdues d'Eschyle, *Prométhée délivré* et *Prométhée porte-feu*.

2. Eschyle, Schlegel, Shelley ou Gide ont déplacé l'accent vers la révolte contre le destin, la maîtrise de la matière et même le reniement des dieux, selon une sorte d'athéisme sans grand rapport avec l'esprit grec.

3. Hésiode, *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le Boulier*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

la race, l'engeance maudite des femmes, terrible fléau installé au milieu des mortels [...]. Zeus, grondant dans les nues, pour le malheur des hommes mortels a créé les femmes, que partout suivent œuvres d'angoisse. Il offre un mal à la place d'un bien [...]. Et celui qui se marie, si tel est son destin, peut sans doute épouser une femme agréable, au jugement sain. Mais, même alors, sa vie durant, le mal va compenser le bien. Et s'il tombe sur une folle, alors tout au long de sa vie il porte en sa poitrine un chagrin qui ne quitte plus ni son âme, ni son cœur, et son mal est sans remède¹.

Plus expéditive, la version de *Les Travaux et les Jours* fait dire à Zeus : « Moi, en place du feu, je leur ferai présent d'un mal. En qui tous, au fond du cœur, se complairont à entourer d'amour leur propre malheur². » La femme frappe comme l'éclair et, sous ce coup, le corps se métamorphose au point d'oublier son propre mal. Car les souffrances de l'amour – le manque innocemment créé – sauvent de l'anéantissement pulsionnel, d'un écrasement certain dans le décor des choses. Pour Hésiode, la Femme – plutôt que le partenaire sexuel, plutôt que le partenaire du discours, plutôt que le protagoniste de l'amour – figure ce foudroiement. Si un homme voulait jouer ce rôle, il lui faudrait se travestir en femme, ressembler à Pandore, maquillée et scintillante sous les bijoux du dieu, « superbement parée »

1. *Ibid.*, p. 53.

2. *Ibid.*, p. 88.

- présent qu'un perpétuel avenir, 106 – La sortie du complexe d'Œdipe est-elle seulement « masculine » ?, 108 – Le créationnisme continué de la loi et le Surmoi féminin, 109 – Ce « devenir femme » a-t-il aussi une dimension historique ?, 112.
5. Les fantasmes fondamentaux, organisateurs
du désir sexuel..... 117
Le « complexe d'Œdipe », version noire et version rose, 117 – La névrose infantile, sous la bannière de la version rose, 124 – Dynamisme du fantasme de séduction, 125 – La catastrophe est imminente ! Le fantasme d'abandon, 130 – La séduction, matrice de l'espace-temps, 132 – Le fantasme de scène primitive, 134 – Le fantasme parricide, exutoire de la pulsion de mort, 136 – Petit nombre des fantasmes fondamentaux, multitude de leurs sous-ensembles, 142 – Un *outsider* exceptionnel : le fantasme amoureux, 146 – La crise adolescente, détonateur de l'érotisme à partir du fantasme amoureux, 155 – De l'amour au désir, 159 – À chaque fantasme son « portemanteau », 167.
6. D'où vient la puissance du désir ?..... 179
Un désir toujours déjà là, 179 – Peut-on pourtant parler d'un « Pur désir » ?, 184 – La répétition sur place du fantasme, 188 – Le désir n'est pas un plaisir, mais un déplaisir plein de plaisir, 192 – Le fantasme se branche sur l'histoire : il enclenche son traumatisme subjectif sur un traumatisme objectif, 195 – L'âge du fantasme et sa durée de vie, 201 – Répétition restreinte, répétition élargie, 205 – *Αντ-ερωσ* (Ant-eros) – Le « contre-amour », moteur de la répétition élargie, 210 – L'amour déssexualisé des parents résulte des particularités du désir d'avoir un enfant, 213 – En quelle mesure l'amour s'oppose-t-il au désir ?, 215 – Passage à l'amour exogame, 220 – L'altérité, c'est le sexe, 222.
7. De la perversion à la perversité névrotique 229
Perversions, 229 – La perversion proprement dite, 239 – La pédophilie... avatar du désir « de » l'enfant, 243 – Les beaux restes de la perversion polymorphe refoulée : la perversité névrotique, 252.
8. L'orgasme, peut-être 265
La musique, 265 – L'orgasme, mot impossible à dire, entre-t-il en résonance avec le tabou du nom du père ?, 281 – La

conclusion masculine de la jouissance, 288 – Le débat sur la jouissance orgastique féminine (vagin *vs* clitoris), 293 – Universalité de l'origine infantile de l'orgasme, 302 – Le « faire » du semblant, 307 – La « guerre des sexes », résultat de la coappartenance d'un seul phallus, 312 – L'obsession du féminin, dernière frontière avant l'orgasme, 317 – L'orgasme, envers du fantasme parricide, 323 – Les femmes jouissent dix fois plus que les hommes !... mais à quel prix ?, 330 – Les femmes et les enfants d'abord ! Le don, subjectivation de la jouissance, 338 – Nom propre et orgasme, 345 – Du plaisir à la jouissance, et (peut-être) à l'orgasme, 353 – L'orgasme, retour du refoulé originaire, 358.

9. Ce qu'apporte l'étude de l'orgasme à la théorie psychanalytique 365
 Les homologues de la crise d'épilepsie et de l'orgasme font apparaître ses invariants, 365 – La capacité orgastique dépend-elle de la structure psychique ? Ouverture et fermeture de l'orgasme, 370 – Homologie décalée du rapport de parole et du rapport sexuel, 382.
10. Ce qui n'en finit pas 393
11. À la recherche du Souverain Bien...
 moteur immobile de la valeur (?) 403
 Lorsque les symboles de la jouissance font lien social, 404
 – Des symboles familiaux à ceux qui fondent la société, 406
 – Le sens fondateur du cadeau fait aux femmes, 409
 – Remarque linguistique sur la nature d'un don qui en serait vraiment un, 410 – Comment le don gratuit se fétichise dans les rapports entre hommes, 412 – Navigation infinie, mais néanmoins bouclée sur son propre cercle, 413 – Le symbole de l'orgasme, incommensurable, échoue dans la parité en s'échangeant entre les hommes, 415.
- Bibliographie 418
 Index 427